

Le Rocher de la sociologie

PIERRE DUCHESNE, *Guy Rocher, tome 1 (1924-1963). Voir, juger, agir*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2019, 458 pages

Claude Lessard

Volume 13, numéro 3, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91151ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lessard, C. (2019). Compte rendu de [Le Rocher de la sociologie / PIERRE DUCHESNE, *Guy Rocher, tome 1 (1924-1963). Voir, juger, agir*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2019, 458 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(3), 31–33.

Le Rocher de la sociologie

Claude Lessard

Professeur émérite, Université de Montréal

PIERRE DUCHESNE

**GUY ROCHER, TOME 1
(1924-1963). VOIR, JUGER,
AGIR**

Montréal, Éditions Québec Amérique,
2019, 458 pages

Après sa magistrale biographie de Jacques Parizeau, Pierre Duchesne nous régate du premier tome de la biographie non autorisée de Guy Rocher, grand sociologue et intellectuel parmi les plus influents du Québec. Rocher est l'auteur notamment d'*Introduction à la sociologie générale*, un ouvrage de référence pour des générations d'étudiants, traduit dans plusieurs langues et maintes fois réédité. Il participe depuis plus de soixante ans à tous les débats de société qu'a connus le Québec. En 27 chapitres et 450 pages, Duchesne, dans ce premier tome, aborde Guy Rocher de sa jeunesse jusqu'à sa participation aux travaux de la célèbre commission Parent au début des années 1960.

L'auteur s'appuie sur une documentation riche et variée grâce à laquelle il peut mettre en valeur le parcours singulier du sociologue. Il a eu recours aux archives : entrevues avec lui-même et des membres de sa famille, photos et documents personnels, notes autobiographiques et correspondance (notamment celle avec Gérard Pelletier), archives du collège de l'Assomption, de l'Université Laval et de la Carnegie corporation, et procès-verbaux des réunions de la commission Parent. Il a consulté les travaux de Rocher (sur le père Lévesque, sur des collègues de l'Université Laval et sur l'évolution du Québec) et lu les deux ouvrages qui ont été consacrés à Rocher. Duchesne a aussi puisé dans les biographies et autobiographies de contemporains : Camille Laurin, Fernand Dumont, Georges-Émile Lapalme, Georges-Henri Lévesque, Pierre Juneau, Mgr Charbonneau, Paul Gérin-Lajoie, Gérard Fillion et Jean-Paul Lefebvre. Et enfin, il a interrogé les collègues sociologues de Rocher à l'Université Laval (Yves Martin, Nicole Gagnon, Simon Langlois, Gilles Gagné) et d'anciens étudiants et assistants de l'Université de Montréal qui devinrent aussi des collègues (Céline Saint-Pierre, Marcel Fournier). Évidemment, Duchesne a aussi lu les travaux des historiens qui se sont penchés sur l'époque de l'entre-deux-guerres et celles des années Duplessis.

C'est dire que le biographe n'a pas ménagé ses efforts, et dire aussi que les études

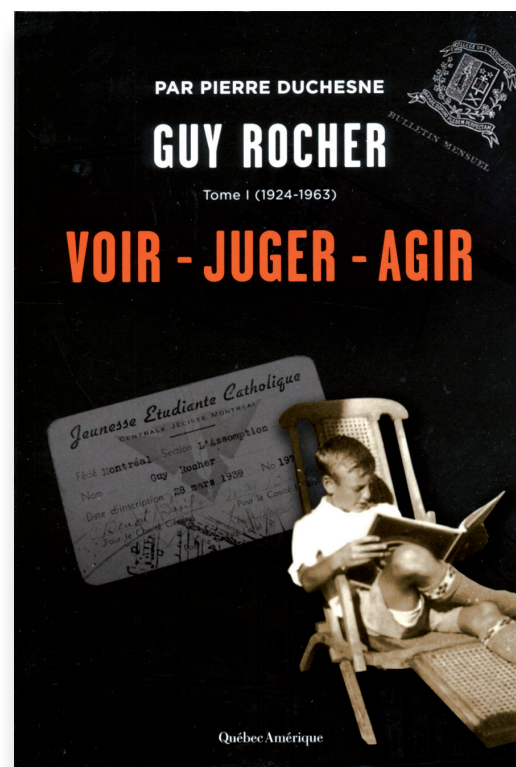
ne manquent plus sur la modernisation du Québec à l'époque des Trente Glorieuses. Et quand on a la chance de pouvoir entendre la voix de personnes qui, comme Guy Rocher, ont été des acteurs de premier plan de cette transition, alors il faut savoir gré à des auteurs comme Pierre Duchesne de non seulement rendre accessibles à un grand public cette parole et les actions qu'elle a accompagnées, mais aussi d'éclairer un parcours singulier, les situations et le contexte qui l'ont façonné et qui peuvent permettre d'en appréhender la ou les grandes lignes directrices.

En 27 chapitres et 450 pages, Duchesne, dans ce premier tome, aborde Guy Rocher de sa jeunesse jusqu'à sa participation aux travaux de la célèbre commission Parent au début des années 1960.

Un mot aussi sur le ton de l'ouvrage. On sent chez Pierre Duchesne une grande admiration pour Rocher, mais discrète et réservée. Cette retenue s'explique par le respect pour Rocher lui-même et pour le lecteur que, vraisemblablement, il estime en mesure d'arriver aux mêmes conclusions que lui. Il y a là aussi un gage de fidélité à un type de journalisme d'enquête qui éclaire le plus objectivement possible un objet sans abuser d'une rhétorique inutilement élogieuse. Cette sobriété dans le ton et cette distance respectueuse transparaissent dans le style clair adopté par Duchesne ; elles sont pour beaucoup dans le plaisir qu'on ressent à le lire.

Guy Rocher est né le 20 avril 1924 à Berthierville. Son père, Barthélemy, était ingénieur civil. Il est mort du cancer à 39 ans, laissant deux garçons, Guy et Bernard, et une veuve de 32 ans, Jeanne Magnan, qui peine à s'en remettre. Elle confie ses fils aux Sœurs de la Providence, qui assurent leur éducation primaire. Guy réussit bien, à tel point qu'un prêtre convainc sa mère qu'il a l'étoffe pour faire des études classiques. Le Collège de l'Assomption offre des bourses pour des jeunes de talent. Guy y est donc inscrit comme boursier. Bernard l'y rejoint quelques années plus tard.

Soulignons au passage que le père de Rocher était critique de la formation classique, qu'il jugeait trop littéraire et insuffisamment en prise sur la modernité et l'évolution scientifique et technologique. On ne sait s'il aurait tenté d'orienter ses fils



vers des études plus pragmatiques, comme celles qu'il avait faites lui-même.

L'enfance de Guy Rocher a donc été marquée par la mort de son père et par la tristesse d'une mère un peu distante, absorbée par son chagrin. Cette enfance a dû être frugale, car le décès prématuré du père a rendu difficile la situation de la famille. Néanmoins, grâce à des bourses, Guy a pu terminer ses études classiques, obtenir ses premiers diplômes universitaires à la faculté des sciences sociales de l'Université Laval et faire ses études doctorales au département de *Social Relations* de l'Université Harvard. Rocher est un « boursier » et non un « héritier » pour employer les concepts de la sociologie française ; il a bénéficié de la « mobilité du pistonage » (R. Turner) impulsée par l'attention bienveillante d'un prêtre éducateur, comme c'était assez courant dans le Québec du temps. Entre la fin du collège et l'entrée à l'université, il a consacré quelques années à travailler à plein temps dans l'Action catholique, sans salaire.

Rocher a conservé de bons souvenirs du collège, des amis qu'il s'y est faits – parmi lesquels Camille Laurin avec qui il travaillera plus tard à la loi 101, de la formation classique ainsi que des activités parascolaires comme le scoutisme et l'Action catholique. C'est au collège qu'il est initié au nationalisme traditionnel, auquel il adhère pendant un certain temps comme la plupart de ses condisciples. Une ombre au tableau cependant : l'accès des élèves à la bibliothèque n'est pas direct et libre, le bibliothécaire filtre les lectures.

Le titre de l'ouvrage comprend le leitmotiv de l'Action catholique – voir, juger, agir –, manière de souligner le caractère central de la Jeunesse étudiante catholique dans la formation du jeune Rocher. Au collège,

Vaugois suite de la page 30

de ses entreprises, le rapport aux subventions et les péripéties entourant la revente de ses entreprises. L'homme revient aussi sur ses années à la direction du Centre éducatif et culturel, sur son rôle dans la création des Éditions du Septentrion en 1988 puis sur son mandat à la tête des Presses de l'Université Laval. Les lecteurs intéressés tireront aussi quelques enseignements de ses confidences sur le métier d'éditeur. «[L]e rôle d'un éditeur, c'est de déranger, de faire réfléchir, puis de documenter», confie-t-il (p. 343). Bref, c'est tout un pan de l'histoire contemporaine de l'édition québécoise qui se révèle ici, à partir du point de vue de l'un de ses pionniers.

Malgré quelques longueurs, que nous avouons avoir parfois survolées, il faut recommander vivement la lecture de ces entretiens biographiques qui portent un regard informé et inédit sur le Québec contemporain. La multitude des parcours et des thématiques que recouvre la carrière de Denis Vaugois ne dissout pas pour autant la cohérence globale de son engagement envers la démocratisation de la culture qui est certainement l'un des héritages les plus nobles de la Révolution tranquille. ♦

Rocher suite de la page 31

il développe ce qu'il a appelé lui-même plus tard «la mystique de l'engagement social». L'Action catholique (la JEC, mais aussi la Jeunesse ouvrière catholique, la JOC) a formé la génération de la Révolution tranquille; elle y a appris l'engagement et la solidarité, l'exercice du leadership, le goût de l'action concrète et l'ouverture sur le monde. La JEC permet à Rocher non seulement de s'éloigner du nationalisme traditionnel et d'assimiler un catholicisme réformateur qui accorde une place plus grande aux laïcs, mais aussi de nouer de solides amitiés qui dureront longtemps, et de découvrir le monde de l'action. Elle le mène en Europe, le met en contact avec les animateurs de la revue *Esprit* et le personnalisme d'Emmanuel Mounier. Des expériences marquantes d'action solidaire révèlent le jeune homme à lui-même et lui font peu à peu se rendre compte qu'il a besoin de parfaire sa formation intellectuelle s'il veut vraiment mener une existence au service de l'action sociale.

Ils'inscrit donc en sociologie à l'Université Laval, dans la faculté de sciences sociales que dirige le dominicain Georges-Henri Lévesque. Il y est en quête d'une formation pour l'armer en vue d'une action sociale qui, dira-t-il, «semblait être l'axe normal de ma vie». À l'Université Laval, il découvre un univers intellectuel – celui des sciences sociales – à bien des égards en émergence, sans grande tradition. Peu nombreux, les professeurs doivent développer des cours tout neufs; les locaux et les livres sont insuffisants; les étudiants, encore rares. On y fait surtout de l'enseignement, peu de recherches, mais il y a là une grande ferveur, celle des débuts, animée par la volonté d'un visionnaire, le père Lévesque. Le dynamisme du directeur s'accommode bien de la «mystique de l'engagement social» de Rocher. Celle-ci s'exprime notamment en 1949 quand il organise avec d'autres étudiants une collecte de fonds sur le campus pour les grévistes de l'amiante. Ce militantisme crée des tensions entre lui et monseigneur Ferdinand Vandry, qui, en tant que recteur, est soucieux de maintenir de bonnes relations avec le gouvernement Duplessis pour éviter toute coupure de financement.

À l'Université Laval, Rocher se lie d'amitié avec Léon Dion, qui joue auprès de lui un rôle de mentor intellectuel. Il y complète un mémoire de maîtrise sur la sociologie de la religion élaborée au XIX^e siècle par le Britannique Herbert Spencer, un des penseurs du principe de l'évolution. Il décide de continuer ses études à Harvard.

Harvard est une révélation. Il découvre une grande université américaine, richement dotée. La *Harry Widener Memorial Library* est alors la plus importante bibliothèque universitaire du monde avec 5 millions de livres: Rocher y trouve «le paradis sur terre». Il étudie dans un département original, mis sur pied par Talcott Parsons et résolument interdisciplinaire, où se côtoient la sociologie (Parsons, Stouffer, Barrington Moore, Sorokin), l'anthropologie (Kluckhohn), la psychologie (Murray) et la psychologie sociale (Allport). Rocher

fait sa thèse avec Parsons, grand théoricien du structuro-fonctionnalisme. Il sera le premier Québécois francophone reçu docteur en sociologie, avant Raymond Breton et Maurice Pinard. Sa thèse porte sur les relations entre l'Église et l'État en Nouvelle-France au XVII^e siècle. Rocher y soutient que sous Louis XIV, l'Église a dû se soumettre au pouvoir politique, à son organisation administrative et à la vision géopolitique moderne de la monarchie pour l'Amérique, et que ce n'est qu'après la Conquête anglaise qu'elle a pris de l'ascendant sur la société d'ici. La thèse de Rocher n'a jamais été traduite, d'où sa faible circulation au Québec. Mais, selon Gilles Gagné, elle a apporté en son temps une réelle contribution à la compréhension de l'émergence de la société canadienne-française.

Rocher revient de Harvard avec le désir de contribuer au développement d'une tradition universitaire francophone, comparable à celle qu'il a connue aux États-Unis. Il a le sentiment que beaucoup reste à faire, notamment dans le champ encore jeune des sciences sociales. Il veut y consacrer sa vie d'adulte. La «mystique de l'engagement social» devient alors moins déterminante.

Néanmoins, avant de s'atteler à ce projet, Rocher décide de parfaire sa formation intellectuelle par un séjour en Europe et en France auprès de Paul-Henry Chombart de Lauwe, un catholique français de gauche rattaché au Centre national de la recherche scientifique. Il apprend alors le travail sociologique de terrain dans le cadre d'une enquête dans des tours d'habitation et auprès de leurs habitants. Au cours de ce séjour, Rocher participe à la fondation de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF), dont Georges Gurvitch sera le premier président, association toujours active au sein de laquelle plusieurs sociologues québécois, au cours des ans, ont pu faire valoir leurs travaux. L'AISLF a été et est toujours un important vecteur d'internationalisation de la sociologie québécoise, un sain contrepoids à la domination de la production anglo-saxonne des sciences sociales. Il faut savoir gré à Rocher d'en avoir été un des pères fondateurs.

De retour à l'Université Laval, Rocher remplit une promesse faite au père Lévesque en assumant la direction du département de service social. Il se voit aussi confier le cours d'introduction à la sociologie générale. Il y manifeste ses grands talents de pédagogue et un réel charisme susceptible d'ouvrir l'esprit de ses étudiants aux divers courants historiques de la sociologie et à l'approche sociologique contemporaine. Ce cours est à l'origine du manuel évoqué plus haut, qu'il a terminé à l'Université de Montréal dans les années 1960.

Soulignons au passage que le père de Rocher était critique de la formation classique, qu'il jugeait trop littéraire et insuffisamment en prise sur la modernité et l'évolution scientifique et technologique. On ne sait s'il aurait tenté d'orienter ses fils vers des études plus pragmatiques, comme celles qu'il avait faites lui-même.

Rocher suite de la page 32

Car Rocher quitte l'Université Laval pour assumer la direction du jeune département de sociologie de l'Université de Montréal, fondé par l'abbé Norbert Lacoste. Il assume aussi les fonctions de vice-doyen dans la faculté des sciences sociales dirigée par Philippe Garigue, un personnage controversé au parcours particulier : d'origine britannique, converti au catholicisme, doté d'une formation en anthropologie africaine aux origines floues selon Pierre Duchesne, et adepte de positions tranchées sur la société canadienne-française de nature à le mettre en conflit avec les collègues de Rocher à l'Université Laval. Malgré tout, Rocher vient à Montréal et dirige le département pendant les années du grand essor des sciences sociales, et notamment de la sociologie alors très prisée par les jeunes *baby-boomers* désireux de prendre part à la Révolution tranquille. Il participe à l'embauche de professeurs qui feront leur marque, notamment Marcel Rioux et Jacques Dofny, deux penseurs d'une gauche socialiste d'ici.

Les quatre derniers chapitres du livre sont consacrés à la participation de Rocher à la Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la Province de Québec. On apprend qu'il a hésité avant d'accepter l'offre du ministre de la Jeunesse, Paul Gérin-Lajoie, même s'il savait qu'il y retrouverait son ami Arthur Tremblay, collègue à Harvard et à l'Université Laval où il avait fondé l'École de pédagogie et d'orientation. Il hésite parce que la commission représente une surcharge de travail. Il a fallu les pressions du recteur de l'Université de Montréal, monseigneur Irénée Lussier, et celles du doyen Garigue pour qu'il accepte d'en être commissaire. On connaît la suite : la commission travailla plusieurs années de manière intensive et produisit un rapport aux conséquences radicales, tant sur le plan des rapports entre l'Église et l'État que sur celui des structures administratives, du curriculum des différents ordres d'enseignement et de leur coordination dans un système d'éducation dorénavant presque entièrement public. Selon les témoignages recueillis par Duchesne, Rocher exerça une influence considérable sur la vision d'ensemble de la commission, vision que partagèrent Paul Gérin-Lajoie et Arthur Tremblay, deux des principaux architectes de la mise en œuvre de la réforme Parent. Ce tome se termine sur le retrait du projet de loi du gou-

vernement Lesage créant le ministère de l'Éducation afin, selon la version officielle, de donner à l'Église le temps de réagir.

Rocher a alors 39 ans. Il a vécu plus longtemps que son père. Il n'a pas à craindre de quitter ce monde prématurément. Il reste tant de choses à faire...

Ce tome fait connaître un homme d'abord résolument orienté vers l'action sociale qui s'attelle ensuite à devenir un intellectuel désireux de développer les sciences sociales en milieu universitaire. Sa participation à la commission Parent révèle que les deux volets de sa personnalité – l'action et la réflexion – ont pu trouver un terrain idéal de développement.

Rocher sera le premier Québécois francophone reçu docteur en sociologie, avant Raymond Breton et Maurice Pinard. Sa thèse porte sur les relations entre l'Église et l'État en Nouvelle-France au XVII^e siècle. Rocher y soutient que sous Louis XIV, l'Église a dû se soumettre au pouvoir politique, à son organisation administrative et à la vision géopolitique moderne de la monarchie pour l'Amérique, et que ce n'est qu'après la Conquête anglaise qu'elle a pris de l'ascendant sur la société d'ici.

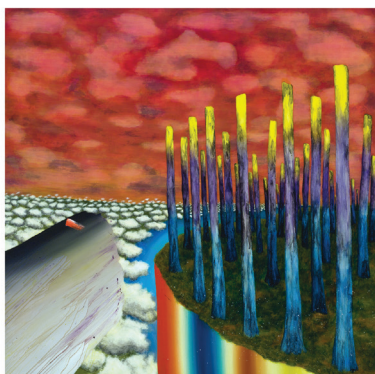
À des lecteurs de ma génération, ce livre permet, à travers le parcours d'un homme, de revivre celui du Québec durant des décennies marquantes sur tous les plans de la vie collective. À celles et ceux de la jeune génération, j'espère qu'il apprendra une histoire qui mérite d'être connue et qu'il leur apparaîtra comme un excellent antidote aux attitudes

trop répandues de retrait et de cynisme, parce qu'il démontre que l'engagement social et politique peut, dans un certain contexte et à certaines conditions, donner des résultats durables et faire une vraie différence.

Le parcours de Guy Rocher relaté par Pierre Duchesne est indissociable de l'histoire du Québec de l'entre-deux-guerres, de sa transition vers la modernité et de la construction d'un État-providence au cours de la Révolution tranquille. Ce contexte est certes déterminant, il a facilité l'émergence d'esprits réformistes comme Rocher, mais on peut tout aussi bien soutenir que ce sont des hommes comme Rocher qui ont fait cette histoire. D'ailleurs à ce propos, laissons à Rocher le dernier mot :

L'histoire humaine n'est ni aveugle ni extrêmement déterminée. Elle peut être infléchie par l'action, quand celle-ci prend appui sur des mouvements sociaux, des courants de pensée dont les racines puisent en profondeur dans les besoins et aspirations de vastes segments de la société.

Des paroles bien ancrées dans un vécu. ♦



Infonuagique publique
La tête dans les nuages

Infonuagique publique La tête dans les nuages

**Le dossier exceptionnel de L'Action nationale
sur l'usage des données massives**

abonnements et achats
actionnationale.quebec